
Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte
Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris
(Institut historique allemand)
Band 3 (1975)

DOI: 10.11588/fr.1975.0.48578

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

nen am kaiserlichen Hof, den *a rationibus, ab epistulis, a libellis* u. a. reicht die Palette der in der Familia Caesaris erreichbaren Positionen. Freigelassene Prokuratoren finden sich »not only in the administration of the emperor's estates, villas and other property in Italy and elsewhere throughout the empire, but also in the smaller departments in Rome as well as in all the main administrative centres in the provinces« (S. 267). Die soziale Mobilität wird abschließend (S. 282 ff., bes. 284 ff.) am Beispiel des Vaters von Claudius Etruscus, der aus dem Sklavenstand unter Tiberius bis in den Ritterstand unter Vespasian aufstieg, illustriert.

Eine reiche Bibliographie und ein Index (gegliedert in: Quellen [literarische und inschriftliche], Personen [Kaiser(haus), kaiserliche Freigelassene und Sklaven] und Sachen) erschließen das Werk und lassen die Ergebnisse überprüfen.

Karl KRÄMER, Ellerstadt

Arno BORST, Lebensformen im Mittelalter. Berlin (Propyläen-Verlag). 1973. 784 p., 73, ill., 3 cartes (48.- DM).

Définir, décrire dans les changements que l'évolution leur imprime les formes – »qui ne sont créées ni par la nature ni par Dieu, ni consciemment par la volonté humaine« – en quoi s'est insérée au moyen âge la vie des hommes en société: tel est le dessein d'Arno BORST. Pour lui, en effet, à nulle autre époque la formalisation des comportements collectifs n'a tenu un rôle aussi décisif dans l'organisation complexe des relations sociales. Les transformations qui ont affecté au cours des âges le contenu sémantique de vocables tels que *forma vivendi, vitae forma*, »Lebensform« le montrent bien. Employés par Cicéron, par saint Augustin, puis de nouveau par une certaine anthropologie de la fin du XIX^e siècle, ces mots dirigent l'esprit vers l'abstraction, évoquent des constantes, des normes échappant aux contingences. Alors que les auteurs médiévaux les chargent d'un sens très concret. Rathier de Vérone parle encore de *vivendi ordo, mos vivendi, ritus vivendi*, enfermant ainsi le concept dans l'immuable, et pourtant, avec lui, la notion s'extrait de l'univers de perfection des cloîtres, s'applique au plus quotidien, au plus terre à terre de la vie mondaine; deux siècles plus tard, pour Anselme de Havelberg, la *forma* est toujours un »modèle«; pourtant les règles de comportement qu'elle impose ne le sont plus au nom d'une éthique intemporelle: ces convenances sont décidément établies dans l'historicité; quant aux pères du concile de Lyon de 1245, précurseurs des ethnologues, ils étendent enfin le concept de »Lebensform« à l'extérieur du peuple de Dieu, à des étrangers, aux pires: les Mongols. Aux hommes du moyen âge capables de réflexion, les relations de société sont donc apparues, et de plus en plus clairement, ordonnées par rapport à un nombre limité de comportements formalisés. Analyser ces comportements, en affiner la typologie, situer chacun de ces types dans la cohésion indissociable d'un ensemble, est-il meilleur moyen de pénétrer pour la comprendre au sein de la société médiévale?

Les présupposés d'Arno BORST sont ceux, on le voit, de l'anthropologie la plus

efficace. Ses méthodes d'approche aussi. Il interroge. En s'effaçant le plus possible, comme doit le faire l'enquêteur pour ne point altérer le message, il laisse parler librement des témoins choisis. Mais de la distance où il est, il peut, »lisant entre les lignes«, démystifier ces réponses, les »expliquer«, saisir ce que les locuteurs taisent ou ne perçoivent pas. La trame de ce livre est donc constituée par cent »interviews«. Entendons cent documents, dont quatre-vingt-dix-neuf sont des textes. Des paroles – en regard d'elles sont placées toutefois, deux par deux, soixante douze images qui viennent presque toutes de deux ensembles figuratifs situés aux deux extrémités presque de la zone chronologique explorée: le »Psautier d'Utrecht«, le recueil de gravures attribué à Erhard Reuwich dont on sait qu'il travaillait à Mayence et fit en 1483–4 le pèlerinage de Terre Sainte. Ces textes, Arno BORST les a traduits avec la plus grande discrétion, avant tout guidé par le souci de conserver aux discours leur homogénéité tout en rendant perceptible le style particulier à chaque auteur.

Ces cent messages se trouvent assemblés en une composition dont la cohérence et le singulier équilibre sont remarquables. Suivis chacun d'une glose explicative, ils s'associent deux par deux autour d'un thème; de cette confrontation naît un commentaire global où sont mises en évidence coïncidences et divergences entre les deux témoignages et qui se développe en une interprétation élargie à l'ensemble de la civilisation médiévale. Les unités thématiques ainsi triplement articulées sont elles-mêmes réparties entre deux groupes exactement égaux: cinquante documents de part et d'autre. En effet, Arno BORST croit pouvoir classer les »Lebensformen« en deux catégories, les unes étant déterminées par les »conditions de vie«, comme la faim, le travail, la maladie ou la jeunesse, les autres situées par rapport à un »milieu de vie«, le village ou le marché, le champ de bataille ou la cour princière, le cloître ou l'école. *Conditio humana* d'une part, *societas humana* d'autre part, chacun des volets du diptyque s'ouvre sur un texte initial, extrait des »*Gesta romanorum*«, dont le contenu commande l'aménagement général (on notera ce soin toujours pris de se référer à un système de représentations qui est celui des hommes de l'époque, et ici à des témoignages qui reflètent les attitudes mentales les plus »populaires«, en tout cas les moins sophistiquées). Des trois questions posées sur la condition humaine par le roi du premier *exemplum* découle ainsi le plan de la première partie: huit couples de documents sur le temps et la vie, huit autres sur l'espace et l'environnement, huit autres sur l'homme et la communauté. Au tableau de la société humaine dressé par le peintre du second *exemplum* se conforme l'ordonnance de la seconde partie, en quatre groupes de six unités thématiques qui mettent en scène successivement paysans et bourgeois, nobles et princes, hommes de prière et hommes de culture, les exclus enfin (notons aussi, de la part de l'historien des Cathares, cette attention portée aux phénomènes de rejet). La structure de l'ouvrage devait être soigneusement démontée, car elle en gouverne la signification. Dans le subtil contrepoint de cette polyphonie, des interférences modifient en effet la couleur de chaque voix, la tonalité de chaque témoignage. Encore faut-il admirer comme ceux-ci sont rationnellement choisis: pour la moitié, ce sont des textes narratifs, pour chacun des deux autres parts, respectivement des actes de la pratique et des fragments d'oeuvres de fiction ou de savoir; pour les

deux tiers, ils concernent le »coeur« de la civilisation médiévale, c'est-à-dire la France, l'Allemagne, l'Italie; pour les trois septièmes enfin, ils datent des XI^e-XII^e siècles, les temps antérieurs et ultérieurs se partageant à égalité le reste.

On ne s'aventure pas dans un édifice d'une aussi ambitieuse harmonie sans une certaine réserve, fondée sur une triple crainte. La description ne risque-t-elle pas d'abord de se dessécher par un excès de formalisation; outre la diversité des relations humaines peut-elle rester lisible au sein de l'inexorable rigueur d'une symétrie aussi parfaitement cristalline, à l'intérieur d'une de ces »fugues de géométrie« dont Marc BLOCH disait justement qu'aucune société ne pouvait s'y trouver réduite? Une seconde appréhension se lève devant l'usage presque exclusif de références à des paroles, dont la plupart, on le sait bien, sont déformées, anémiées par la tyrannie d'un cadre rhétorique. Un tel choix ne surprend pas venant de l'auteur de l'admirable »Tour de Babel«. On peut certes le suivre lorsqu'il insiste sur l'oralité de la civilisation qu'il étudie, sur le fait (p. 670) que le rapport à autrui s'établissait alors essentiellement par le dialogue, que »la mentalité noble s'exprime le plus clairement dans des discours, des dialogues critiques après l'action ou des commentaires monologués de l'action« et que »la »forme de vie« nobiliaire s'établit sur la consonnance entre le dire et le faire« (p. 459). Mais même si l'on admet que »Sprache ist, auch wenn die heutige Mode es nicht glauben will, vielseitiger, vielschichtiger, menschlicher als Geräte oder Bilder« (p. 23), il n'en reste pas moins – et l'auteur le reconnaît lui-même (p. 487) – que la cérémonie constituait en ce temps un moyen d'expression des rapports sociaux d'une puissance majeure, que le symbole visuel en disait beaucoup plus long que les mots à propos de la plupart des choses de la vie. Les images ici présentées renforcent bien le texte; mais on s'aperçoit que parfois elles en amplifient fortement l'écho; et l'on conclut qu'il en eût fallu beaucoup d'autres. Troisième réserve enfin, nettement plus affirmée celle-ci, à l'égard d'une prise de position délibérément structuraliste. Arno BORST dit devoir à certains de ses collègues étrangers le sentiment que les phénomènes d'histoire sociale se laissent mieux saisir à travers une thématique construite sur la synchronie et non sur le développement linéaire d'une évolution chronologique. N'est-il pas pourtant permis de se demander si, pour donner une idée juste de l'économie rurale du moyen âge, il suffit de confronter, même en comparant astucieusement les deux documents, un fragment du polytyque d'Irminon et un contrat de métayage passé en Toscane en 1342, si la meilleure manière de présenter la morale chevaleresque est de conjointre un extrait du *Waltarius* et un passage de Hugo Falcandus, si l'histoire des structures familiales, celle de la condition féminine, celle du mariage sont si simples que l'on puisse les illustrer, comme il est fait ici, par la seule juxtaposition de deux témoignages que séparent plusieurs siècles, et qui proviennent de régions, de milieux sociaux très différents? J'étais d'avance incliné à faire à ce livre le reproche même que j'exprimais dans un compte-rendu demeuré inédit de la »Civilisation« de Jacques LE GOFF: il est périlleux d'écraser la chronologie et de faire comme si tout n'avait pas considérablement changé entre le temps de la première croisade et, disons, celui de Saint Louis, à tous les niveaux d'une formation sociale, au niveau de l'économique, de l'institutionnel, du mental – de faire comme si la tâche de l'historien n'était pas, en fin de

compte, d'établir minutieusement les corrélations entre de telles transformations dans leur temporalité différentielle.

Cette dernière critique ne se laisse pas désarmer. En revanche, il faut dire que lorsqu'on avance dans la lecture de ce livre considérable, toutes les autres réserves tombent et font place à l'admiration et à l'intérêt passionné. Sans doute les commentaires des textes n'emportent-ils pas toujours le plein accord. On peut douter, par exemple, que Lyon ait été à la fin du XII^e siècle un centre d'artisanat textile peuplé d'une dizaine de milliers d'habitants (p. 104), que les hommes se soient lancés plus allégrement dans l'aventure du voyage au temps de Chaucer que vers l'an mil (p. 155), que les constructions de pierre aient été si rares dans l'Apennin du haut moyen âge (p. 159), que la viande, à toutes les époques de cette période, ait tenu si peu de place dans l'alimentation paysanne (p. 189), qu'il faille définir – c'est un des leitmotivs du livre (pp. 61, 333, 381) – comme patriarcale »la« famille médiévale. Et si pour ma part je puis à la rigueur admettre que »le« moyen âge ait ignoré »un clair système de coordination des fonctions économiques« (p. 344), j'attends qu'on me prouve qu'il n'a pas connu »un clair système de coordination des rangs sociaux« (p. 343). Cependant l'ébouriffante virtuosité de l'auteur émerveille, qu'il ait tout lu, qu'il soit averti des cheminements les plus récents de bon nombre de sciences humaines, que les démarches de la recherche concernant les comportements biologiques lui paraissent aujourd'hui les plus éclairants pour l'historien, que d'un bout à l'autre des temps médiévaux, d'un bout à l'autre de la chrétienté latine, son »érudition ne se laisse jamais prendre en défaut, qu'il sache en tant embrassant si fort étreindre. Il est bien vrai que peu à peu, au long du parcours qu'il convie à suivre, parmi les chambres bien ordonnées de son moyen âge, c'est une vue toujours plus riche, toujours plus neuve de la société de ce temps qui se découvre. Il est bien vrai que le recours constant à la comparaison, entre des témoins d'âges et de lieux différents et, d'autre part, entre le médiéval et le non médiéval, permet de percevoir par delà le découpage structural les mouvements profonds de l'histoire. Effectivement Arno BORST finit par convaincre ses lecteurs que le poids de certaines traditions ou de telles institutions ne caractérise pas la société médiévale, mais l'interrelation d'un nombre déterminé de comportements typiques. Ajoutons aux mérites éclatants de cette oeuvre, ces qualités – essentielles aux yeux de qui voit dans le style l'une des composantes majeures du discours historique –: l'élégance de l'expression, l'art de faire entendre aux non initiés les phénomènes les plus subtils, d'allier la plus précise acuité à une distinction sans défaillance. Ce très beau livre, que devrait lire tout médiéviste, tout homme ouvert aux sciences de l'homme – cette analyse systématique impeccable qui, fidèle à cette conception selon laquelle, comme dans la chaire où enseigna Michelet, l'histoire ne se disjoint pas de la morale, ose se terminer par une haute leçon – cette étude d'une ouverture exceptionnelle sur les recherches en cours partout dans le monde vient s'inscrire, à la suite de l'oeuvre de Wolfram von den STEINEN, dans la plus respectable tradition historiographique allemande où les vertus de l'érudition renforcent celles de l'humanisme.

Georges DUBY, Paris